

Les gens de Dublin

The Dead

Maurice Tourigny

Numéro 37, 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22291ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tourigny, M. (1988). Compte rendu de [Les gens de Dublin / *The Dead*]. *24 images*, (37), 48–48.

THE DEAD

Les gens de Dublin

Maurice Tourigny

Comme la neige fixe la ville et s'empare de chaque perron, de chaque ruelle, le passé s'insinue parfois dans les lieux les plus accoutumés de nos vies; il enveloppe les objets les plus familiers, il dirige les gestes les plus routiniers, il prend possession de nous le temps de briser à jamais les images certaines et d'évoquer sans merci l'immanquable fin.

Pour Gabriel, le passé c'est la maison de ses vieilles tantes à Dublin qu'il visite une fois l'an à l'occasion d'un dîner des fêtes; c'est la domestique qu'il y a vu grandir; c'est l'oie qu'il y dépèce à table; c'est la chanson ancienne ou l'accompagnement au piano ou la danse ordonnée qui permet aux partenaires des conversations plus intimes; c'est le toast aux hôtes dont il se charge annuellement mais c'est aussi le souvenir secret que Gretta sa femme lui avoue pour la première fois.

The Dead, la nouvelle de James Joyce extraite de **The Dubliners**, ne claironne pas les vérités; elle les dit, comme les montre le film qu'en a tiré John Huston d'après le scénario de son fils Tony, simplement, justement, avec délicatesse et beaucoup d'humour. Comme dernière œuvre, Huston nous laisse une réflexion douce-amère sur la mort, un concertino impressionniste aux accents de mélancolie pour soliste déçu.

D'abord, aucun fil narratif, du moins le croit-on jusqu'à la dernière scène, dans **The Dead**. Le spectateur, comme les personnages, assiste à cette soirée de parents et d'amis, écoute les histoires d'autrefois que racontent les convives; histoires de chanteurs d'opéra au temps où on savait encore chanter, de moines qui dorment dans leurs cercueils pour expier les fautes des pécheurs; histoires d'un monde qui s'évanouit et dont les traditions menacées servent de bouées aux survivants. Mais tout au long de cette plongée dans un univers chaleureux et jadis si rassurant, Gabriel doit faire face à sa vie, celle d'aujourd'hui qui ne lui offre ni protection ni certitude.

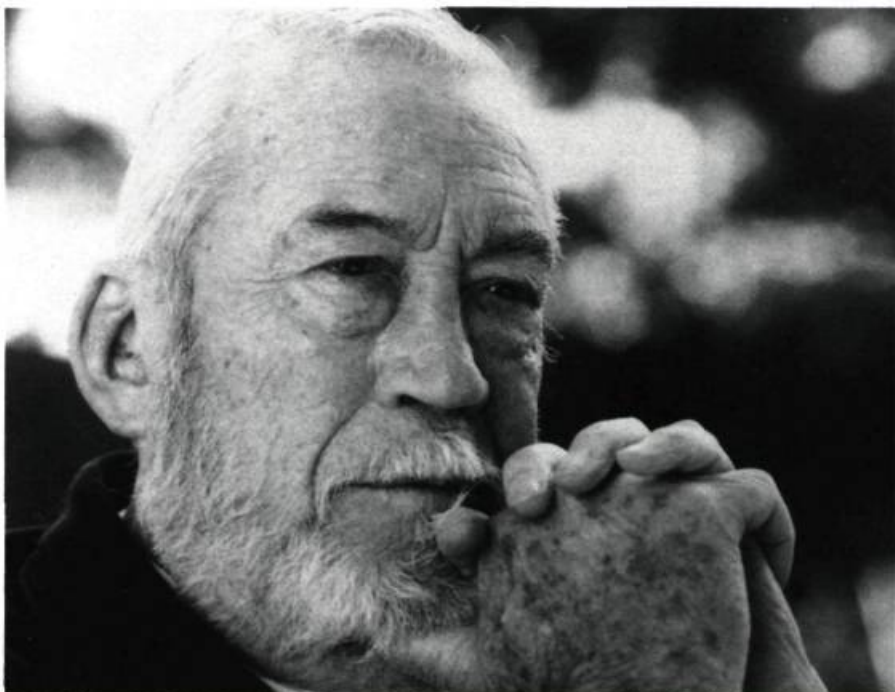
Deux longues scènes: d'abord la fête puis la rentrée à l'hôtel qu'habitent Gabriel et Gretta pour une seule nuit, question d'éviter la neige et le froid et les routes hasardeuses.

Deux décors, deux atmosphères surtout: la douceur et la sécurité de la maison bourgeoise aux boiseries sombres et réconfortantes, aux draperies lourdes et sculpturales, aux pièces animées, opposées à l'impersonnalité de la chambre d'hôtel avec sa lumière bleutée, ses draps trop blancs, son silence terrible. Les bruits et le mouvement d'une maisonnée joyeuse opposés au sommeil de Gretta après l'aveu et les sanglots.

L'effet de ces multiples combinaisons de

trice de ce petit monde. L'humour tantôt moqueur, tantôt attendrissant maintient un ton gai et enlevé au cours de la première partie.

D'ailleurs Huston est passé maître dans l'art d'adapter les œuvres littéraires; au fil des ans, il a porté à l'écran des textes de Melville, Kipling, Hammett, Tennessee Williams, Carson McCullers, O'Connor, Lowry, etc. Admirateur de Joyce depuis sa jeunesse, il rêvait de tourner la nouvelle de 40 pages écrite par le romancier irlandais.



Pour John Huston, un 41^e et dernier film: **The Dead**, une réflexion douce-amère sur la mort

contraires que Huston orchestre savamment n'est pleinement ressenti qu'à la toute fin du film, comme si subitement tout s'organisait, comme si chaque élément trouvait sa place exacte. La scène finale tire les lignes entre chaque point de l'œuvre et fait apparaître clairement sa forme et son motif. **The Dead** est donc un de ces rares films qu'on emporte avec soi en quittant le cinéma.

Le réalisateur s'est entouré d'un groupe de comédiens de qualité exceptionnelle qui savent rendre le pittoresque de leur personnage sans jamais succomber à la caricature. Tous les acteurs et actrices contribuent au brillant tableau d'une fidélité remarquable au texte de Joyce et la somme de ces apports donne au film sa texture. La moindre réplique, la plus ordinaire conversation entre les personnages semblent nées de l'éclatement d'une bulle les préservant de la course du temps et gardant intactes leur saveur et leur réalité.

Si le sujet de **The Dead** n'a de prime abord rien de léger, le film n'en est pas pour autant statique, lourd ou étouffant. L'unité de lieu n'empêche pas l'opérateur Fred Murphy de signer une photographie alerte, parfois nerveuse, toujours à l'affût d'une expression ou d'une attitude révéla-

dais à l'âge de 25 ans; le film de Huston ne dure que 83 minutes. Ni longueur, ni répétition, mais une concision et une force d'évocation propres à la nouvelle.

En mars 1986, Huston privilégie le projet de **The Dead** à quelques autres qui lui sont offerts et auxquels il a déjà manifesté son intérêt.

Malade, réduit à se déplacer en fauteuil roulant, Huston parvient tout de même à compléter **The Dead**, assistant au tournage de sa chambre d'hôpital grâce à la vidéo et dirigeant ses acteurs de son lit par un système de téléphones et de micros.

Entouré de son fils, de sa fille Anjelica et d'une équipe de collaborateurs et d'amis de longue date, John Huston termine sa carrière avec une œuvre sur son Irlande adorée, sur la fusion du passé et du présent, sur la rencontre de la vie et de la mort. **The Dead** contient les derniers élans passionnés d'une conscience presque reine à l'approche de la fin. □

THE DEAD

États-Unis 1987. Ré: John Huston. Scé.: Tony Huston. Pho.: Fred Murphy. Mus.: Alex North. Int.: Anjelica Huston, Donald Cann, Cathleen Delany, Helena Carroll. 83 minutes